



A ndrée BERGERON

Andrée Bergeron est maître de conférences en histoire et épistémologie des sciences au Palais de la découverte et chercheur au Cerlis, université Paris Descartes, CNRS. Ses travaux portent essentiellement sur les acteurs et les logiques de l'inscription culturelle des sciences et, plus précisément, sur l'histoire de la culture scientifique en France depuis 1945

LES CONTRIBUTIONS

Des propositions thématiques ont été rédigées par les cinq organisateurs de l'Atelier 8 (Jean-Pierre Alix, Andrée Bergeron, Daniel Boy, Lionel Larqué et Joëlle Le Marec) avec la collaboration de Patrick Petitjean et de Suzanne de Cheveigné. Cet ensemble a été repris et enrichi par Andrée Bergeron et a abouti à une première version du texte qui a été soumise à l'Atelier du 7 juillet 2008.

Après l'Atelier, Andrée Bergeron a repris le texte et l'a développé à partir des contributions écrites de Laurent Chicoineau, Gérard Danou, Laurence Talairach-Vielmas et Sébastien Soubiran et des interventions des participants à l'Atelier ; la prise de note de la journée était assurée par Daniel Boy et Lionel Larqué.

Nous remercions les deux experts étrangers, Martin Bauer (LSE, Londres) et Ana Delicado (ISS, Université de Lisbonne) qui ont eu la gentillesse d'accepter notre invitation à venir présenter l'état des recherches dans leur pays respectif lors de l'Atelier.

**Représentations, cultures,
imaginaires, médias,
engagements**

REMARQUE LIMINAIRE

Le texte qui suit doit être considéré davantage comme un texte syncrétique que synthétique. Il ne s'agit nullement d'un état de l'art qui, sur des domaines parfois flous et encore très partiellement explorés comme celui-ci, serait un projet qui dépasse le cadre de ce recueil. Il souhaite surtout rendre compte de la pluralité des approches possibles sur la question qui nous était confiée. Les exemples qui y sont indiqués ne doivent en aucun cas être considérés comme limitatifs mais plutôt comme indicatifs de la diversité souhaitable des recherches qui peuvent et doivent être développées.

LA QUESTION DES REPRÉSENTATIONS DANS LE CHAMP SCIENCES ET SOCIÉTÉS

Le travail des représentations contribuant à forger les opinions, à construire les identités et les positions respectives des communautés en présence (scientifique, politique, économique, citoyens), à légitimer, exclure, rendre (ou non) accessibles ou acceptables des savoirs ou des technologies, la question des représentations traverse l'ensemble des domaines couverts par l'ARP « Sciences,

technologies et savoirs en sociétés ». En ce sens, cette thématique a des intersections importantes avec la plus grande partie des autres.

Ceci ne signifie nullement qu'elle soit redondante donc, injustifiée. Bien au contraire, aborder frontalement la question des représentations, de leur évolution, de leurs effets et de leurs (re)configurations contribue à décrire plus finement les articulations entre les différentes perspectives issues des autres domaines. En outre, mettre la question des représentations au centre de la thématique permet de mobiliser des communautés de recherche et d'acteurs jusqu'ici peu présentes sur la question sciences et société : on peut penser notamment aux chercheurs en littérature, littérature comparée, arts du spectacle, aux historiens et politistes de la culture, à tout un pan de l'anthropologie, etc.

Les questions de représentations, médias, culture, imaginaires, engagement peuvent et doivent être abordées selon deux axes complémentaires :

- A un moment et dans une aire géographique donnée ;
- Sur une perspective temporelle plus longue ;

Avec le premier, on s'intéresse par exemple à l'étude des configurations, des acteurs, des réseaux, des productions, ... dans un lieu et à une période donnés (parmi lesquels le très contemporain et les sociétés occidentales, mais il importe d'élargir le champ et de ne pas se limiter à ceux-ci). Le second met l'accent sur les évolutions, les généalogies, les processus. Il est bien sûr indispensable pour comprendre ce qui caractérise chaque période, et notamment la nôtre.

La question des représentations ne se pose pas, loin de là, uniquement à l'égard des « publics » de la science : on doit aussi s'interroger sur les représentations à l'œuvre dans l'ensemble des communautés d'acteurs en présence. Il s'agit aussi bien des représentations des communautés savantes et techniciennes (sur les sciences, les techniques, le progrès, leur rôle social, les modes de production des savoirs, l'innovation, les publics, les liens entre savoirs, économie et politique), que de celles des publics ou encore des sphères économiques et politiques (sur les sciences, les techniques, le progrès, le rôle social des scientifiques, des ingénieurs et des techniciens, les modes de production des savoirs, l'innovation, les publics, les liens entre sciences, techniques, économie et politique).

Sur cette base, nous avons identifié trois grands domaines de questionnement, déjà structurés en champs de recherche, pour lesquels nous tentons de pointer les acquis et les manques – ou les oublis.

LES RECHERCHES : CE QUI SE FAIT ET CE QUI SE FAIT MOINS

Sciences et public(s)

Tout un ensemble de travaux a montré comment, historiquement, la construction de l'entreprise scientifique va de pair avec celle de ses publics. On s'intéresse ici aux interactions et aux représentations, respectives et mutuelles, des sciences et des publics.

Entrent, par exemple, les études fondées sur la mise en place de dispositifs d'observation (quantitatifs, qualitatifs ou mixtes) des opinions, intérêts, attitudes et représentations sociales du public à l'égard des sciences et des techniques. Il serait intéressant, non seulement de faire un bilan des résultats qu'elles ont produits et d'analyser l'évolution de ces derniers, mais encore d'identifier les acteurs et les intentions qui ont été à l'origine de leur création, leur entretien, leur relance sous des formes diverses et la façon dont les produits de ces recherches ont été des arguments d'inflexion des politiques scientifiques. Tout autant que les résultats, l'outil et ses évolutions (notamment les questionnaires) mériterait d'être étudié : en effet, analyser les questions posées pourra nous en dire autant sur la communauté des chercheurs et leurs préoccupations dans les 40 dernières années que sur « l'état de l'opinion » et ses évolutions sur cette même période. Enfin, ces études gagneraient à être

96

Représentations,
cultures,
imaginaires,
médias,
engagements

prises en perspective, d'une part avec celles qui sont produites dans d'autres contextes (et en contexte) comme par exemple les musées et, d'autre part, celles qui concernent l'évolution d'autres données socio-économiques (comme l'évolution du travail, des pratiques d'information) ou culturelles (évolution des pratiques culturelles). Il faut insister sur le fait que les recherches dont il vient d'être question ne concernent que les décennies les plus récentes (après 1970) et que pour les périodes antérieures d'autres données ont été et sont encore à mobiliser. Quelques exemples sont indiqués plus bas.

Pour les périodes antérieures, de nombreuses études, historiques en particulier, ont permis de mieux comprendre comment se construisent, se reconfigurent et se mobilisent les publics et les opinions (on pense par exemple aux travaux se rapportant aux salons des lumières, aux expositions universelles, à la reconfiguration des alliances sciences-publics-opinion...). Il serait souhaitable de développer largement de telles recherches notamment sur de nouvelles périodes car à l'exception de l'actuelle, les 19^e et 20^e siècles sont de loin les plus documentés.

Au-delà des enquêtes, le recours à des approches plus variées de la question sciences et publics est fortement souhaitable : on pense par exemple à des phénomènes, moins centrés sur la dichotomie confiance/défiance et (par là ?) moins étudiés, comme ceux de l'ignorance volontaire, des non-pu-

blics, de la curiosité scientifique. Les études de corpus de presse, fictionnel, cinématographique, télévisuel, romanesque (sans forcément se limiter à la science-fiction) ou se rapportant aux arts plastiques pourraient également être développées sur une large gamme de périodes et dans des contextes culturels contrastés. Ou encore, le système éducatif, en tant qu'il produit et transmet, au-delà des savoirs, des images des sciences et des scientifiques mérite d'être interrogé sous cet angle. On peut penser à des recherches portant sur les rapports entre acteurs et institutions scientifiques, d'une part, et système éducatif, d'autre part, ou aux représentations des sciences et des scientifiques dans les manuels scolaires.

Enfin, peu de travaux étudient les représentations des communautés savantes sur les différents éléments d'une société. Or, les approches « sciences et société » conduisent non seulement à s'interroger sur la société et ses dynamiques, mais aussi sur la science, son histoire, ses pratiques, ses acteurs, son épistémologie. A l'heure où de nombreuses avancées scientifiques et technologiques (nanotechnologies, biotechnologies, numérique, etc.) font débat dans la société, au moment où l'appel à la responsabilité des scientifiques et la « demande éthique » n'ont jamais été aussi insistants (inscription du principe de précaution dans la Constitution française, code européen de bonnes pratiques pour un développement responsable des recherches en nanosciences et nanotechnologies), les chercheurs,

trop peu formés à la réflexivité (par exemple via l'histoire et la philosophie de leur discipline), sont de plus en plus nombreux à exprimer leur désarroi et leur incapacité à comprendre et à réagir à la situation. Il serait donc pertinent de développer cette approche. De la même manière, il serait intéressant de mieux connaître les (l'évolution des) représentations de cette même communauté sur les sciences afin de mieux comprendre (l'évolution de) la perception qu'ils se font de leur rôle social et de leurs légitimités interne et externe.

Sciences et culture(s)

L'angle choisi ici consiste à considérer les sciences comme un fait culturel majeur de nos sociétés (bien sûr, contemporaines et occidentales, mais encore les sociétés situées dans d'autres contextes temporels et géographiques) et de poser la question culturelle de front. Il s'agit aussi bien de s'intéresser aux productions littéraires et artistiques et d'en faire l'analyse, qu'aux processus de construction d'identités (pratiques commémoratives ; professionnels et amateurs ; valeurs, objets et figures de reconnaissance) qui dessinent tant les scientifiques que leurs autres, ou encore aux politiques qui sous-tendent ou s'appuient sur ces implicites culturels.

La question ne paraît pas tant être de susciter des recherches visant à un renouvellement des formes pédagogiques de la

vulgarisation que de mobiliser les savoirs de multiples disciplines autour de recherches dont le but serait, par exemple, si l'on admet que « la littérature pense » (Lecerclé), d'étudier comment la littérature d'une époque pense les sciences et ce que cela nous dit et de l'époque, et des sciences. A l'exception de la question « littérature et médecine », mieux représentée et sur laquelle un bilan serait souhaitable, cette tradition de recherches est encore peu développée en France, contrairement au monde anglo-saxon.

Nous citerons deux exemples. Le premier se rapporte à la littérature, et tout d'abord à un courant de recherches dont la vivacité s'explique au moins en partie par l'existence d'une longue tradition de « médecins écrivains » : le courant « littérature et médecine ». Mais précisons au préalable que les formes de littérature que l'on peut imaginer mobiliser n'ont aucune raison de se restreindre à celles qui seraient consacrées par de quelconques instances : les mangas, la littérature populaire, le roman noir ou le roman de gare sont des objets d'étude tout aussi valides.

La littérature contemporaine témoigne des représentations nouvelles du corps, de la médecine, de la maladie vécue et rend compte des nouveaux « partages du sensible » (Rancière) dans le domaine esthétique et politique (ce qu'il en est de gouverner et d'être gouverné) : cette hypothèse peut se traduire en termes de recherche. C'est ainsi que certains auteurs (Danou), considérant

l'épidémie du sida vers 1980 comme un fait social total qui concerne tous les domaines de la scène sociale et privée, s'intéressent aux liens entre l'émergence du sida et une redéfinition des formes littéraires (écritures de soi, autobiographies et autopathographies), qui sont souvent des écritures « mineures » au sens où l'entendait Deleuze, et des tentatives de reconfiguration du sujet. De telles recherches arrivent à montrer comment, jusqu'à la trithérapie, se produit une littérature générale considérable qui, contribuant à mettre en scène ce qu'il en est de la souillure et de la stigmatisation et levant certains tabous linguistiques, poussent le corps médical à reconsidérer son rapport à l'autre, à son corps, sa vie privée, sa sexualité, ainsi que la question du mourir et de la mort. De même, si l'on se tourne aujourd'hui vers le Sud, en particulier l'Afrique, le Sida apparaît comme un objet où le virus n'est qu'un élément parmi bien d'autres, (personnels, sociaux, politiques, économiques), une « affliction » qui touche les classes noires et les plus pauvres. Les romanciers Coetzee et Galgut autant que certains anthropologues (D. Fassin) l'ont montré conjointement. Dans un tel cadre, la littérature, qui n'est pas l'histoire ni l'historiographie, fait sentir. Le savoir de la littérature et par la littérature est un savoir sur la représentation, la gestion de l'absence qui est à la fois absence de la chose (la question de sa re-production) et absence dans la chose, son sens même que Nancy note *absens*. Ou pour reprendre les mots de Michel Serres dans *Le tiers instruit* : « La littérature passe où l'expertise trouve

un obstacle. Comme si le non-savoir savait encore ce que, débordé d'informations, le savoir ne saura plus jamais ».

La littérature est également mobilisée pour repenser notre rapport au vivant dans un contexte historique et géographique vaste. Ce type d'approche de la littérature, dite écocritique ou écolittérature, cherche à questionner les influences réciproques entre sciences de l'environnement et littérature (Talairach-Vielmas). Les manières dont les sciences liées à l'environnement ont été reprises, transformées et adaptées par l'art et la culture, montrent parfois un décalage chronologique entre une recherche et sa diffusion par les modes littéraires qui, s'il est peu sensible au 19^e siècle, semble s'aggraver avec l'hyper-spécialisation scientifique actuelle. Si certains chercheurs français sont déjà engagés dans ce type d'approche, le manque de coordination au niveau national se fait sentir. Ce n'est pas le cas dans d'autres pays (Etats-Unis, Grande-Bretagne, Canada) où des sociétés savantes réunissent des chercheurs américains, canadiens, australiens, néo-zélandais, mais également asiatiques). La société européenne équivalente ne compte à ce jour que des chercheurs italiens, allemands, russes et turcs. Il paraît nécessaire que de telles voies de recherche croisant littérature et science et analysant l'impact des représentations scientifiques dans l'histoire de la littérature et dans la littérature contemporaine se développent en France également.

Le second exemple concerne la question patrimoniale. Si le « moment patrimoine » est pour certains passé, la question patrimoniale dans le domaine scientifique continue en revanche de mobiliser de nombreux acteurs et professionnels du patrimoine. Le patrimoine des universités, par exemple, est l'objet d'une préoccupation croissante à l'échelle européenne. Celle-ci se traduit, en même temps qu'elle est renforcée, par la création de nouvelles structures, l'émergence de nouveaux réseaux sur le plan national et international, composés d'acteurs du monde académique, des musées et du patrimoine, mais aussi parfois des représentants d'administration de l'État. Cette reconnaissance, dans le champ patrimonial et muséal entre autres, s'accompagne d'une part d'actions sur le terrain visant à sa préservation, sa mise en public et, d'autre part, de travaux académiques cherchant à mieux les comprendre, les décrire, en établir une typologie ; l'ensemble contribuant à développer notre connaissance de ce que le patrimoine des universités recouvre. S'intéresser aux modes d'appréhension par les scientifiques de leur patrimoine au cours des trente dernières années offre une grille de lecture originale et pertinente pour interroger les mutations auxquelles la communauté scientifique dans son ensemble, à l'échelle mondiale, est confrontée. En outre, une telle approche permet de sonder le rapport des communautés scientifiques et de leurs productions à la mémoire, à l'histoire et à leurs différentes formes d'expressions culturelles.

L'exemple du patrimoine, montre bien que l'objet culturel en sciences est multidimensionnel ; il importe de le considérer comme tel. Ses dimensions économiques et politiques, notamment, ne doivent pas être occultées ; l'exemple de la vulgarisation au 19^e siècle montre clairement que sans elles il est impossible de comprendre l'essor de cette dernière (Bensaude-Vincent et Rasmussen). Le manque de communication entre disciplines de recherche paraît à cet égard fortement dommageable. Ainsi, par exemple, il existe encore trop peu de contacts entre l'histoire et la sociologie du livre et les recherches dans le domaine Sciences et société, ce qui conduit de nombreux acteurs de ce champ à ignorer des travaux tels que ceux de Lemerle sur les éditions Odile Jacob tandis que ce dernier (comme l'immense majorité de ses collègues) ne mobilise nullement les nombreux travaux relatifs à la vulgarisation scientifique et ses enjeux. Il importe donc d'insister sur la nécessité de croiser les approches autour du même objet : qu'il s'agisse, comme ici, du livre qui intéresse à la fois sociologues et historiens du livre et les chercheurs du domaine sciences et société, mais aussi d'une histoire intellectuelle qui considère avec le même intérêt l'ensemble des communautés savantes, ou d'une histoire des sciences qui prenne aussi en compte les actions et productions « subalternes » (comme la vulgarisation ou les engagements) des acteurs qu'elle considère. Il ne s'agit pas de dire que ces points ne sont jamais abordés, ce qui ne serait pas exact, mais d'insister sur le fait qu'ils le sont

100

Représentations, cultures, imaginaires, médias, engagements

encore trop rarement et que cette myopie génère de nombreux points aveugles.

Nous concluons cette partie en signalant que le titre retenu pour celle-ci, *Sciences et culture(s)* a fait l'objet d'un débat. La polysémie du mot culture ne risquerait-elle pas de susciter de la confusion, des amalgames ? N'y aurait-il pas un danger à associer ainsi des éléments qui gagneraient peut-être à être dissociés ? Ne risquerait-on pas, à l'instar des *cultural studies*, de légitimer l'existence de « sous-cultures » ? Nous soutenons au contraire que cette approche est féconde. Remarquons tout d'abord que si la question sciences et culture est encore peu développée en France, elle l'est depuis longtemps dans d'autres pays, en Grande-Bretagne notamment. Mais encore, le mot culture ne saurait être écarté de notre problématique de recherche du simple fait de sa polysémie, ne serait-ce que parce qu'il y est largement employé, avec toute son imprécision, dans des expressions aussi présentes et structurantes que *culture scientifique, technique et industrielle*. Il convient alors de l'aborder de front, avec ses richesses et ses ambiguïtés, à la fois dans son sens anthropologique où se mêlent objets de reconnaissance, valeurs, identités et dans le sens de fait culturel qui contribue à structurer une civilisation. Enfin, l'approche culturelle (au sens cette fois de *cultural studies*), à l'instar de l'approche par le genre, nous paraît susceptible de contribuer à renouveler les questions et les éclairages dans les études des sciences.

Sciences et médiations

On s'intéresse ici à la circulation des savoirs et des représentations sur les sciences et les techniques telles qu'elle a été et est organisée par les multiples dispositifs de médiation (médias généralistes ou spécialisés, musées, livres, supports électroniques) et des acteurs de tous ordres (journalistes, chercheurs, vulgarisateurs ou médiateurs). Il s'agit notamment de caractériser plus finement ces milieux diffus, de s'intéresser à la nature des discours qui circulent par ces dispositifs dans l'espace public à propos des sciences, des technologies et des savoirs, à la diversité et aux stratégies des acteurs concernés, à leur rôle dans les processus de configuration des problèmes publics.

Différents modèles de communication ont été mobilisés pour décrire la relation aux sciences. Le *deficit model* semble aujourd'hui perdre de sa crédibilité, sinon dans les pratiques, au moins dans la réflexion et la recherche sur les rapports entre sciences et société. Ce modèle, une des nombreuses variantes de la figure du Grand Partage qui structure nos représentations de très nombreux phénomènes sociaux, a son équivalent dans la pensée sur la communication, avec le modèle du code (une communication est un message, avec émission et/ou réception). Les deux modèles se sont longtemps renforcés l'un l'autre. Les travaux sur les communications sociales à propos de sciences ont mis en avant, à parts égales, des éléments concernant le fonctionnement des

médias et des institutions, et des éléments concernant le rapport aux sciences à travers les discours sociaux et les pratiques de communication sociale.

Ces analyses du discours médiatique ont montré l'épaisseur des médiations qui interviennent dans la production des discours et ont annulé toute idée de transmission directe de messages par les médias. Dans ces discours interviennent bien sûr des énoncés, et des représentations à propos de la science et de ses objets, mais aussi des rapports de légitimité entre énonciateurs multiples, des figures du public, des rapports de confiance et de défiance, une culture technique (chez les professionnels) ou critique (chez les publics) liées au développement d'une industrie et d'un marché de la communication, et le lien à un contexte idéologique particulièrement important dans une « société conquise par la communication ». Les travaux sur la médiatisation des sciences, la présence des sciences dans les médias, les liens entre sphère médiatique professionnelle et sphère scientifique professionnelle, la réception de ces discours par les publics, sont nombreux, et très riches, à la fois dans le champ des études des sciences, et dans celui des études de média. Ces travaux sont également reliés à ceux qui traitent des productions culturelles à propos de sciences, et qui relèvent quant à eux de l'analyse des institutions culturelles liées aux savoirs (qui recouvrent évidemment les sciences humaines et sociales) : musées, bibliothèques, zoos, production éditoriale littéraire, etc. (Cheveigné,

Véron, Babou, Charaudeau, Delforce, Jeanneret, Schiele, Davallon, Eidelman, etc.). Il y a cependant besoin de recherches à deux niveaux au moins : - l'exploration des convergences entre domaines de recherche qui restent assez autonomes et fonctionnent comme des champs, reproduisant pour eux-mêmes ce qu'ils cherchent à mettre en cause pour les objets qu'ils étudient - l'effort systématique de liaison entre analyse de la place de la communication dans la culture, et analyse de la présence des sciences dans la société.

Le débat a souligné les nombreuses questions soulevées par l'évolution des économies de la communication et de la culture. D'un côté, les frontières semblent s'effacer entre *communication scientifique* et *communication organisationnelle*. Les changements économiques affectent les structures culturelles, comme les musées et centres de science, qui doivent désormais trouver une part grandissante de leurs financements dans des partenariats, notamment avec de grandes firmes industrielles. En même temps, les stratégies de communication des grandes firmes tendent à devenir plus globales, les expositions n'étant parfois plus qu'un produit d'appel, un des maillons d'une stratégie plus large. Il serait souhaitable d'analyser l'effet de ces reconfigurations sur les institutions culturelles scientifiques et leurs publics. En outre, les reconfigurations touchent aussi le monde de la communication. On peut ainsi s'interroger sur l'effet de la constitution de grands groupes de com-

102

Représentations,
cultures,
imaginaires,
médias,
engagements

munication, éléments de groupes industriels plus larges, sur les journalistes scientifiques et les médias.

Dans un tel contexte, les recherches sur les métiers et les pratiques de la communication scientifique sont d'autant plus pertinentes. S'il existe un certain nombre de travaux autour des professions de la médiation (Peyrin, Poulard,...), ceux-ci n'abordent que marginalement ces professions dans un contexte lié aux sciences. De même, certaines pratiques de médiation largement valorisées dans les discours font encore trop peu l'objet de recherches approfondies qui chercheraient à les caractériser ou à en évaluer précisément les effets : on peut penser à la médiation en face à face (les « activités face aux publics », pour reprendre la terminologie en usage dans les musées), ou à l'engagement des scientifiques dans ces activités.

Au carrefour des trois grands domaines abordés précédemment, un ensemble de questions apparaît sur lequel des recherches sont souhaitables et encore peu développées et que l'on pourrait réunir sous la dénomination suivante :

SCIENCES, PUBLICS ET POLITIQUE(S)

Le terme politique est à prendre ici selon deux acceptions : d'une part, dans le sens politiques publiques : en l'occurrence, les politiques publiques en matière de publicisation des sciences ; d'autre part, en référence aux engagements à la fois des communautés considérées et de certains acteurs sociaux.

Concernant les politiques publiques de publicisation des sciences, leur histoire est encore largement lacunaire. Peu de travaux existent par exemple sur l'histoire de la culture scientifique, technique et industrielle, « invention » française (Bergeron) dont il serait souhaitable de mieux connaître la généalogie, les contextes d'émergence, les caractéristiques des réseaux d'acteurs, l'évolution des discours et des pratiques. Il serait d'autre part judicieux de développer une perspective internationale : on peut penser par exemple, à une approche comparative entre le débat britannique durant la période récente (du *Public Understanding of Science* des années 90 au *Public Engagement with Science* actuel) et l'évolution des politiques et actions de culture scientifique en France ; ou encore à resituer cette dernière dans le cadre de l'évolution des politiques européennes car si aujourd'hui la culture scientifique en France est stimulée et encadrée par les autorités au moins à trois niveaux (régional, national et européen), les politiques publiques dans le domaine n'ont fait l'objet que de peu d'études. Celles-ci seraient particu-

lièrement utiles aux professionnels en leur permettant de mettre en perspective leur pratique, construite sur la base d'un ensemble hétérogène de traditions et de demandes nouvelles émanant de niveaux multiples, avec l'évolution des enjeux : on peut penser par exemple au rôle des politiques de culture scientifique et technique dans l'accompagnement des mutations du travail auxquelles nous assistons aujourd'hui. Sur toutes ces questions, le croisement de différentes approches (sciences politiques, histoire des politiques culturelles,...) serait souhaitable.

Les engagements des communautés scientifiques et des individus, quant à eux, influent largement, d'une part sur les représentations de la science et des scientifiques à une époque et dans une société donnée (la question de la responsabilité du scientifique, par exemple, qui est aujourd'hui remodelée par la montée en puissance de l'éthique) mais aussi, d'autre part, sur la construction et le renouvellement des dispositifs de publicisation (Perrin en France en est un exemple emblématique, la naissance des CCSTI en est un autre). Par ailleurs, dans les communautés scientifiques comme dans la société civile, certains engagements conduisent à l'élaboration de savoirs scientifiques produits en dehors des laboratoires académiques (on pense par exemple, aux laboratoires indépendants – Crie-rad, Crie-rem –, aux ONG environnementales, etc.) ou dans

le but de fournir une contre-expertise. Des recherches sur toutes ces questions sont à encourager, et notamment la documentation des parcours des acteurs concernés et des organisations tant le manque de telles données est criant.

Dans une approche plus réflexive, on peut s'interroger sur les fonctions (sociale, idéologique...) de l'histoire des sciences et sur la manière dont celle-ci influe sur les représentations de la science à une époque et dans une société donnée. Les exemples historiques sont nombreux : la volonté de montrer le caractère occidental par nature de la science au 19^e siècle et au-delà (légitimation aussi de la dite « mission civilisatrice »), la « science allemande » de Durheim, les travaux de Hessen, Bernal, Lilley, Needham et la « commission pour l'histoire des relations sociales de la science » mise en place en 1947 par l'union internationale d'histoire des sciences. Présentement, l'histoire des sciences est convoquée pour légitimer le nationalisme hindou, comme aussi l'islamisme. Ou encore, l'Académie des sciences en France soutenant l'enseignement de l'histoire des sciences pour lutter contre la désaffection des étudiants pour les études scientifiques. Il paraît donc pertinent d'encourager des recherches sur la fonction sociale de l'histoire des sciences, son histoire, les représentations de la science qu'elle internalise et qu'elle nourrit en retour.

Andrée BERGERON

Maître de conférences au Palais de la découverte et chercheur au Cerlis

104

Représentations,
cultures,
imaginaires,
médias,
engagements

Bibliographie indicative

- Bensaude-Vincent Bernadette, *L'opinion publique et la science. A chacun son ignorance*, Paris, Sanofi/Synthélabo, 2000.
- Bensaude-Vincent Bernadette et Rasmussen Anne (dir.), *La science populaire dans la presse et l'édition, XIX^e et XX^e siècles*, Paris, CNRS Editions, 1997.
- Bergeron Andrée, *La culture des savoirs*, Rapport pour la Mission de l'information et de la culture scientifiques et techniques et des musées, Ministère de la Recherche, Paris, 2000.
- Bergeron Andrée et Eidelman Jacqueline (dir.), *Évaluation des contextes et modalités de diffusion de la culture scientifique et technique. État des lieux et fonctionnement du réseau des CCSTI*, Rapport pour la Mission de la culture et de l'information scientifiques et techniques et des musées, Paris, Cerlis, 2004.
- Boudia Soraya, Anne Rasmussen, Sébastien Soubiran (dir.) [à paraître], *Patrimoine, savoirs et communautés savantes*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- Boy Daniel, *Pourquoi avons-nous peur de la technologie ?*, Paris, Sciences Po Les Presses, 2007.
- Choffel-Mailfert Marie-Jeanne, *Une Politique culturelle à la rencontre d'un territoire, Culture scientifique, technique et industrielle en région Lorraine, 1980-1995*, Nancy/ Paris, L'Harmattan, 1999.
- Danou Gérard, *Langue, récit, littérature dans l'éducation médicale*, Limoges, Lambert-Lucas, 2007.
- Davallon Jean, *L'Exposition à l'œuvre : Stratégies de communication et médiation symbolique*, Paris, L'Harmattan, 1999.
- Felt Ulrike (dir.), *Optimising Public Understanding of Science and Technology in Europe : Final Report*, <http://www.univie.ac.at/virusss/opus/OPUS%20Report%20Final.pdf>, 2003.
- Glykos Allain, *Approche communicationnelle du Dialogue Artiste / Scientifique*, Note pour l'Habilitation à diriger des Recherches, Université Paris VII, 1999.
- Irwin Alan et Brian Wynne, *Misunderstanding science? The public reconstruction of science and technology*. Cambridge, Cambridge University Press, 1996.
- Jeanneret Yves, *Écrire la Science*, Paris, PUF, 1994.
- Le Marec Joëlle, *Publics et musées, la confiance éprouvée*, Paris, L'Harmattan, 2007.
- Lévy-Leblond Jean-Marc, *La pierre de touche. La science à l'épreuve*. Paris, Gallimard (coll. Folio), 1996.
- Macdonald Sharon (dir.), *The Politics of Display: Museums, Science, Culture*, London/New York, Routledge, 1998.
- Petitjean Patrick, « La critique des sciences en France », dans Jurdant Baudouin (dir.) *Impostures scientifiques. Les malentendus de l'affaire Sokal*, Paris/ Nice, La Découverte/ Alliage, 1998, p. 118-133.
- Pierssens Michel, *Savoirs à l'œuvre. Essais d'épistémocritique*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1990.
- Stengers Isabelle, *La Vierge et le neutrino. Des scientifiques dans la tourmente*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond / Le seuil, 2006.

Söderqvist Thomas (dir.), *The History and Poetics of Scientific Biography*, Ashgate Publishing Compagny, 2007.

Urfalino Philippe, *L'invention de la politique culturelle*, Paris, La Documentation Française, 1996.

Weingart Peter et Bernd Hüppauf (dir.), *Science Images and Popular Images of the Sciences*. Routledge Studies in Science, Technology and Society, London, Routledge, 2007.

Wynne Brian, « Public engagement as means of restoring trust in science? Hitting the notes but missing the music », *Community Genetics*, 10 (5), p. 211-220, 2006.

A ce choix, forcément très partiel, il convient d'ajouter des revues pour lesquelles les questions abordées dans le texte ci-dessus sont centrales :

Alliage (Culture-Sciences-Techniques), revue trimestrielle éditée par l'association ANAIS (Nice). Parmi les derniers numéros, le n° 57-58 (2006) est consacré à « Science & Littérature », le n°59 à « Médiations et culture scientifique » et le n° 60 à « Science-fiction ».

Les *Cahiers Art et Science*, revue annuelle publiée par les éditions Confluences, avec le concours de l'Université Bordeaux 1.

La revue *Culture et Musées* (anciennement *Publics et Musées*), publiée aux éditions Actes Sud.

La *Lettre de l'Ocim*, publiée par l'Office de coopération et d'information muséographiques et qui publie pour et sur le réseau de culture scientifique et plus généralement le monde des musées francophones.

Public Understanding of Science, revue académique internationale fondée en 1992.

106

Représentations,
cultures,
imaginaires,
médias,
engagements

